

Qhammi EDREL

Idylle dans les Balkans

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Qhammi EDREL, Année 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Qhammi Edrel

Idylle dans les Balkans

La flic

La femme s'assit sur le bord de la chaise à la moleskine rongée par l'usure. La chaise destinée aux visiteurs. Jennie l'avait récupérée in extremis avant qu'elle parte à la poubelle. Au moins, elle pouvait faire asseoir les gens. C'était le principal. Pourtant, à l'instant où cette femme amorça le mouvement de s'asseoir, Jennie réalisa ce que sa chaise avait de piteux. Elle faillit lui ordonner de rester debout mais se contenta de déglutir, de regarder son interlocutrice dans les yeux. La petite cinquantaine. Les traits fatigués.

Elle commença à parler. Jennie reconnut aussitôt le style des gens qui ont toujours la trouille de déranger avec leurs histoires. « Merci de me recevoir. Je ne suis sûre de rien mais... » Elle en voyait souvent de ces gens. Humbles mais pas forcément idiots, réservés mais pas nécessairement timides. Bon, c'est vrai que beaucoup confondaient justice et vengeance mais ils avaient des raisons. Les femmes particulièrement. Celles qui, après avoir supporté des mois de calvaire, se décidaient à demander qu'on les protège de leur mec violent. Ou celles qui perdaient le contrôle de leur adolescent parti à la dérive. Sans parler des victimes de viols.

« Voilà, c'est ma fille, Léna. Elle a disparu ! Ça fait plus d'une semaine. » Cette femme relevait d'un genre plus rare mais particulièrement embarrassant pour Jennie car sa fille était majeure. Elle n'allait pas pouvoir faire grand-chose pour elle. Ni la rassurer ni l'apaiser. Elle regrettait de

l'avoir laissée s'asseoir sur cette chaise crasseuse. Encore heureux qu'elle ne porte pas un pantalon clair ! « Vous avez bien-sûr envisagé l'hypothèse qu'elle ait pu rejoindre quelqu'un ? Elle n'avait pas de petit ami si c'est à ça qu'elle faisait allusion. Elle s'était même inscrite sur un site de rencontres. « Et vous ne croyez pas qu'elle ait pu récemment rencontrer quelqu'un par ce site ? » La femme ne répondit pas tout de suite mais les mouvements de sa tête répondaient clairement non à la question.

La mécanique cérébrale de Jennie commençait à se mettre en branle. La gamine avait obtenu un rendez-vous par ce site et, de deux choses l'une, soit elle avait eu le coup de foudre et elle réapparaîtrait dans deux jours ou trois semaines soit elle était tombée sur un pervers. Mais, cette hypothèse ne tenait guère à l'examen des faits similaires car, dans ce dernier cas, on aurait déjà retrouvé son corps. Elle lui avait dit d'emblée que sa fille avait disparu depuis plus d'une semaine. Même la première hypothèse avait du plomb dans l'aile. Mentalement, elle se répétait les statistiques. Les trois quarts des cas de disparition se révélaient être des fugues. Pour le reste, une fois sur cinq, il s'agissait d'une disparition volontaire, ensuite, quand on soustrayait les cas dramatiques dont on retrouvait les corps des victimes dans les trois ou quatre jours, il ne restait quasiment rien. Quelques cas à l'échelle du territoire.

« Je suis allée sur son ordinateur », reprit la femme en baissant la tête comme si elle avait commis un sacrilège. Logique ! crut bon de préciser Jennie pour la rassurer et l'encourager à poursuivre. La femme marqua une hésitation. La pudeur, songea Jennie. L'investigation est souvent perçue comme un viol de l'intimité. « C'est comme ça que j'ai su qu'elle s'était abonnée à ce site. Je comprends pas qu'elle ait besoin de cela. Elle n'a que 22 ans, elle est mignonne

comme tout mais, vous voyez, elle ne sort pas, elle ne voit pas assez de monde. Elle n'a que son travail et rentre à la maison sitôt terminé. » La femme s'interrompt à nouveau. Elle tendait le cou vers la fenêtre. L'envie de partir sans doute. La déception peut être, face à l'institution policière dont elle sentait qu'elle ne lui apporterait aucune réponse. C'était bien gentil mais Jennie n'avait pas que ça à faire. Elle la pressa : « Qu'est-ce que vous avez trouvé sur son ordinateur ? » L'autre avait du mal à revenir dans la conversation. Foutue pudeur ! « Léna utilise toujours le même mot de passe alors quand j'ai vu le site dans l'historique de l'ordinateur, j'ai ouvert son compte et j'ai bien vu qu'elle n'avait répondu à aucune proposition. D'ailleurs, j'aime mieux ça. Vous verriez les lascars qui l'ont contactée ! »

La flic la laissa parler des petits amis que sa fille avait eus tout au long de son adolescence, de ses appréhensions de mère parce que les garçons, vous savez ! Pendant qu'elle s'éternisait sur une relation qui s'était douloureusement achevée un an plus tôt, Jennie se demandait comment elle allait faire pour se débarrasser d'elle en douceur. La fille était majeure, elle ne pouvait strictement rien faire d'autre que d'enregistrer la déclaration de la mère faisant état d'une disparition troublante. Sans indice manifeste d'agression, elle ne pouvait pas ouvrir d'enquête. Un adulte avait parfaitement le droit de disparaître et de faire souffrir ses proches, la police n'avait pas à s'en mêler. Il y avait en France des dizaines de milliers de disparitions chaque année et, dans la plupart des cas, il s'agissait de gens ayant décidé de disparaître.

« Excusez-moi, Madame, vous vous êtes renseignée à son travail ? Ses collègues ? » Oui, évidemment. C'était ce qu'elle avait fait en premier ! La veille de sa disparition,

Léna était comme les autres jours. D'une façon générale, elle était assez gaie. Elle aimait sortir le midi avec l'une ou l'autre de ses collègues. Déjeuner ou aller faire du shopping mais, le soir, elle rentrait tôt à la maison. « Elle ne s'est pas rendue à une fête récemment ? Une boîte de nuit ? » Le ton de la femme avait changé. Elle parlait maintenant d'un ton plus assuré, plus ferme, comme si elle avait été blessée et qu'elle entendait remettre les pendules à l'heure. Une fois, elle était allée dîner avec une copine. Elle était rentrée vers 23 heures et une autre fois, ça faisait bien six semaines, elle avait été invitée à un défilé de prêt-à-porter parce qu'elle était bonne cliente d'une boutique. « Elle en est rentrée vers 1 heure du matin mais, depuis six semaines, si elle avait rencontré quelqu'un là-bas, je l'aurais su. »

Jennie sentait bien qu'elle n'avait pas à faire à une mère inquiète sans raison mais ne décelait rien qui l'autorisait à enquêter sur cette fille ni même à passer du temps à vérifier son emploi du temps. « On nous reproche assez de ne pas donner suite à des délits avérés, aurait asséné la commissaire, ce n'est pas pour aller perdre du temps avec des fugues de jeunes filles mal dans leur peau ! » Jennie devait consacrer un minimum de temps à cette femme désespérée, c'était la consigne. Préserver un minimum d'humanité. Pour le reste, la police n'avait pas de réponse.

« Dans ses papiers ou sur son ordinateur vous n'avez pas trouvé de courrier ou de document pouvant expliquer sa disparition ? » Eh, non ! Elle avait attendu plus de dix jours avant de venir à la police. Elle avait exploré toutes les pistes. Le regard de Jennie accrocha une fois de plus la bordure de moleskine craquelée. Il fallait qu'elle se débarrasse de cette foutue chaise. « Bon ! Pour l'instant, je vais enregistrer votre déclaration et la transmettre au fichier

des personnes disparues et je vous demande de me rappeler d'ici une dizaine de jours. » Le regard de la femme la transperçait. Elle y lut de la résignation. Plus encore que du désespoir. Elle avait capté que la police ne ferait pas de recherches. « N'est-ce pas ? » Jennie tenta de s'expliquer mais la femme la coupa. « Je sais bien. Vous n'avez pas d'élément tangible. » Jennie hocha lentement la tête pendant que la femme sortait et que son téléphone sonnait.

Elle n'en revenait pas. Voilà que ses parents s'engueulaient maintenant ! Jamais, du temps qu'elle avait habité avec eux, elle n'avait été témoin de la moindre querelle. Elle pensait que les engueulades étaient réservées aux jeunes couples. Comme elle. D'ailleurs, elle n'avait pas dormi de la nuit à cause de son copain qui s'obstinait à mettre des préservatifs. « Tu sais bien que je prends la pilule ! Alors de quoi t'as peur ? » Il persistait dans sa prétention à maîtriser la contraception. Elle s'était levée en hurlant. Elle ne voulait plus entendre de pareilles inepties. Elle s'était plantée devant une émission débile. Ce n'était pas la première fois. Tout le monde lui assurait que c'était normal de se prendre la tête au début d'une vie commune. Mais, ses parents ? Comme expliquer ça ?

Sami Moussad passa la tête pour lui proposer un café. Elle appréciait le côté facétieux de Sami et le rejoignait volontiers dans la salle des agents en tenue pour boire le café. C'était là que récemment elle avait gloussé sur sa chaise de moleskine dépenaillée. Deux heures après, elle avait une chaise, simple mais propre, en face de son bureau. Depuis, l'un comme l'autre essayait de s'entraider quand ils le pouvaient. Elle oublia les plaintes de sa mère et le comportement absurde de son copain pour suivre l'agent en uniforme. « Tiens, au fait, Sami, tu pourrais vérifier si on a

quelque chose sur cette fille ? » Elle lui tendit une fiche avec une photo et quelques lignes. « Elle a disparu. Je dois rappeler sa mère tout à l'heure et j'ai oublié de regarder si on avait quelque chose de récent. Regarde si tu vois quelque chose qui pourrait correspondre. » Elle savait que Sami était flatté de pouvoir participer aux enquêtes en même temps qu'elle trouvait là une façon de lutter contre l'isolement professionnel dont elle souffrait. Plus jeune, elle s'était imaginé que le travail de flic était un travail d'équipe. Elle allait avoir un coéquipier, elle allait travailler en binôme, en équipe. La réalité l'avait reléguée dans un bureau où elle ne traitait aucune investigation excitante. Et surtout, elle était seule.

Sami lui apporta les résultats de sa recherche. Il n'y avait rien dans les différents fichiers qui pouvait ressembler à Léna Schwartz. « Bon, je vais appeler sa mère. On verra bien. » Madame Schwartz n'avait pas eu de nouvelles de sa fille, en revanche, elle avait constaté que sa carte bancaire continuait d'être utilisée. « C'est plutôt rassurant ! » Mais Madame Schwartz continuait à croire que sa fille n'aurait pas disparu ainsi. Qu'au moins, elle lui aurait fait un signe pour la rassurer. Jennie ne pouvait rien faire de plus. Léna était majeure. D'un point de vue administratif, l'utilisation de sa carte bancaire n'avait rien de suspect. La femme commença à s'énervier. Les propos habituels. La police préférait verbaliser les excès de vitesse que de protéger la vie des gens. Jennie mit fin à la communication et confia son malaise à l'agent Moussad. « Qu'est-ce qu'on connaît de leurs relations ? Si ça se trouve, elles se sont engueulées et la fille s'est cassée ! » Elle songea aussitôt à ses parents. Jamais elle n'aurait imaginé qu'ils puissent un jour se déchirer comme ils le faisaient aujourd'hui. On ne connaissait en fait jamais rien de la vie des gens. « T'as sans

doute raison, Sami ! De toute façon, on ne peut rien faire de plus. »

Sami quitta le bureau pour laisser entrer un couple accompagné d'une adolescente accusée par le proviseur de son lycée de consommation de cannabis. Elle se demanda qui des trois allait s'asseoir. Ils regardèrent avec embarras l'unique chaise. Banale mais propre. Le père s'appuya d'une main au bureau, la gamine cala son dos contre le mur. La mère resta droite, les deux mains croisées sur son sac à main. Jennie soupira et sortit le dossier.

Le bilan

L'idée qu'un autre que Julien puisse me prendre par la taille m'a toujours révoltée. Même pas en rêve ! Je connais Julien depuis tellement longtemps qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de connaître un autre homme. Et l'idée d'infidélité me semble relever d'un autre système de pensée. Même mes rêves sont prudes. Claire affirme que c'est parce que je n'en ai aucun souvenir au réveil. Elle dit souvent que les êtres humains ne sont pas faits pour être fidèles. L'inconscient se promène, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, là où les contraintes sociales interdisent d'ordinaire d'aller. Les rêves nocturnes se prêtent particulièrement à ce genre d'incartades. Ma mémoire avait-elle jusqu'alors exercé un contrôle si efficace sur mes rêves que je n'ai découvert que tout récemment cette faculté chez moi ? La dégradation de ma relation avec Julien explique-t-elle à elle seule le désordre onirique qui m'a frappée ? Ou alors, est-ce d'avoir croisé cet homme sur le parking du boulot ?

En dehors de Julien, les hommes m'ont toujours dégoûtée, effrayée. Je les trouve grossiers, intéressés et paresseux. Pourtant, de plus en plus souvent, je rêve que certains m'approchent, m'enlacent, me glissent un bouquet de fleurs dans les mains et, pendant que je hume le parfum des fleurs, ils me déshabillent et me couchent sur le lit. Moi, je continue à m'extasier du parfum des fleurs. Ils sont massifs, comme taillés dans le roc. Quand j'en ai fini avec les fleurs, je prends conscience de leur présence. Alors, je tente de les repousser. Je passe et repasse mes mains sur

leurs peaux. Ils ont des bras énormes, des épaules qui m'obligent à écarter les bras pour tenter de leur faire lâcher prise. Ils me baisent en soufflant comme des locomotives. Je me tords de douleur ou de plaisir. Je ne sais pas ! En général, je me réveille à ce moment-là, c'est tout ! Avec le souvenir de spectres libidineux qui m'ont assaillie.

Claire, Claire Cayeux, est ma meilleure amie depuis le lycée. On se raconte tout depuis tellement d'années qu'on sait reconnaître sur le visage de l'autre quand quelque chose ne va pas. Je crois qu'on n'arriverait même pas à se cacher quelque chose. Malgré ma vie avec Julien, j'ai gardé l'habitude des conversations avec elle. Il se passe rarement un jour sans que nous nous voyions ou que nous parlions au téléphone. Je dois reconnaître qu'en ce moment, c'est important pour moi de pouvoir compter sur elle. C'est même vital depuis qu'un climat de tension et de malaise s'est installé entre Julien et moi. Et puis, ses parents me dorlotent. Ils me connaissent depuis tellement longtemps ! Souvent, je passe le dimanche chez eux. Son père n'est pas souvent là —il dirige une entreprise de transport et il est souvent parti — mais sa mère est adorable.

D'une certaine manière, Claire m'a pourtant mise en garde. Bon, c'était dans mon sommeil mais ma mémoire a gardé la trace de son injonction.

— Ne t'emballe pas ! Ce type, tu le connais à peine !

Sa phrase a résonné longtemps dans ma tête après mon réveil sans que je sache ce qu'elle pouvait bien signifier. Dans mon rêve, il faisait beau, un désir d'en finir avec ce triste mois de mars sans doute. Claire était devant moi et marchait comme cette fille d'un film de Klapisch, dont les hanches ondulent lascivement sur un rythme simple et lent marqué par le claquement de ses talons aiguilles. La scène est au ralenti. La rue est déserte. Pas d'autres bruits que le

claquement sec des talons. Le plan se resserre. La lumière intense sublime les couleurs pour mieux montrer la délicate pâleur des jambes qui se jouent des reflets du soleil. À chaque enjambée de la fille répond un basculement des hanches suivi d'un flottement du tissu de la jupe. Et puis le battement du talon.

Claire marchait devant moi, droite, fière, les jambes nues, cambrée sur ses talons hauts. Son bassin ondulait discrètement, naturellement. Sa jupe se soulevait en cadence et dégageait le haut des cuisses. Sa main droite accompagnait avec un léger temps de retard les mouvements de ses jambes et sa main gauche, nonchalamment posée sur le sac à main, lui répondait par une minuscule oscillation. À chaque pas, la jupe se soulevait comme une promesse de sensualité accrue, et retombait gentiment. Je me souviens m'être prise au jeu puéril qui consiste à fixer son regard sur le haut des cuisses pour guetter l'apparition de la culotte. Claire savait ce qu'elle faisait et maîtrisait la moindre envolée de sa jupe, laissant deviner, entretenant l'espoir d'en voir davantage par une ruade, un coup d'épaule soudain qui imprimait au tissu un mouvement inattendu mais jamais plus haut. Claire maîtrisait parfaitement l'art d'être en jupe ou en robe.

Cette expression, l'art d'être en jupe, nous en discussions souvent. Nous le comparions souvent aux sensations qu'éprouvent les musiciens, les peintres, qui s'efforcent de perfectionner leurs gestes pour leur propre satisfaction sans rechercher nécessairement l'attention des autres. Porter une jupe, c'était avant tout jouer avec les subtilités de l'air, s'imprégner de sa chaleur, de sa fraîcheur, de ses imperceptibles souffles, en tirer le plaisir simple d'être en harmonie avec le monde.

Inexorablement, comme une machine, à la fois précise, puissante, indestructible et racée, Claire posait un escarpin devant l'autre sans que son mollet ne soit déformé par un muscle trop marqué, ou trop tendu. Au contraire, toute la longueur de ses jambes semblait frémir à chaque enjambée comme si, paradoxalement, elle voulait en souligner une illusoire fragilité. La peau de ses jambes était uniformément ambrée, sans excès, comme les confiseries cuites au miel, comme celles qu'on voit sur les étals des pâtisseries arabes. Elle devait avoir le goût de la fleur d'oranger. Tout en sucre et en miel tiède. À la température idéale pour présenter une texture ferme et moelleuse.

Alors que je regardais le balancement de son derrière, Claire s'était brusquement retournée, sa jupe s'était alors soulevée en une corolle tournoyante et lumineuse. Elle m'avait dit que je ne devais pas m'emballer. « Ce type, tu le connais à peine ! » Elle avait aussitôt repris sa marche lascive, et moi j'étais restée derrière, avec ma peau blanche, mes taches de rousseur partout, bêtement éberluée de lui trouver des formes splendides, épanouies, une peau avec juste ce qu'il faut de cuisson. Stupidement saisie dans l'instant où j'allais plonger sur elle pour y goûter son ventre, me frotter entre ses jambes, et frotter mes lèvres à ses endroits les plus doux, les plus parfumés à la fleur d'oranger. Je l'avais un instant laissée s'éloigner. Comme une réminiscence de l'adolescence, je me maudissais d'être couverte de taches de rousseur, incapable de bronzer et sujette à l'eczéma. Elle revint vers moi, délaissant ce qu'elle pouvait de son allure de starlette, pour me prendre par la taille et m'entraîner avec elle. Je m'étais réveillée, partagée entre la honte de mon rêve et la frustration d'en être restée là.

Les contrôleurs du fisc

La nouvelle était canon. Pas très grande. De longues mèches de cheveux foncés. Des yeux magnifiques aux reflets verts. Il se demanda un instant si elle ne le draguait pas. Sourire narquois, elle le fixait, appuyée au montant de la porte de son bureau.

— Bon week-end, Sébastien ! elle lança d'un air narquois.

Elle fila dans un claquement de talons. Il répondit par un grognement qu'elle n'entendit sans doute pas. Mélanie, c'était son nom, manœuvrait depuis plusieurs jours pour gagner la sympathie de la minorité masculine. Leila, ça l'horripilait. Elle lui savonnait la planche en répétant que c'était une opportuniste, une fouteuse de merde. Lui, s'entendait bien avec Leila. Une fille simple. Un charme discret. Sans maquillage ni tenue sexy. Là, elle était en congé de maladie. Elle ne viendrait pas le sermonner, le mettre en garde contre les œillades et compliments du sexe symbole du service. Et c'était très bien. Il avait une corvée à finir avant de partir en week-end. Une entreprise d'importation de prêt-à-porter du nom d'Eurostock. Il devait éplucher ses comptes. En principe, ce type de contrôle ne relevait pas de son service, encore moins de ses tâches habituelles mais sa chef s'était engagée à donner un coup de main au service en charge des contrôles courants. Elle justifiait sa décision en expliquant que le service en question les avait bien aidés quand eux-mêmes avaient eu deux départs à la retraite non remplacés en même temps qu'un congé de maternité. C'était tombé sur Sébastien. Un

contrôle de routine sur pièces. En sa qualité d'informaticien du service, Sébastien saisissait tous les éléments dans sa bécane et les moulinait ensuite pour mettre en évidence des écarts.

Tout semblait en ordre, mise à part une anomalie remarquée entre le nombre de jours facturés par un cabinet de conseils financiers et le nombre de jours où il avait trouvé des traces de sa présence dans l'entreprise. Ce type d'écarts, assez fréquent, ne cachait pas forcément une fraude. C'était insignifiant. Quelques jours d'écart. Il regarda sa montre. Il lui restait une bonne heure à tuer avant de filer chez lui, se changer, prendre son sac et filer à la gare attraper le TGV pour Annecy où des amis l'attendaient pour profiter des dernières neiges sur les pistes les plus hautes des Aravis. Il reprit à contrecœur la vérification de la présence de ce conseiller financier. Il s'amusait souvent à mettre en lumière des détails insignifiants pour se donner une réputation de contrôleur pointilleux et minutieux. Il avait cru longtemps en tirer l'estime gratifiante de ses supérieurs lesquels, en retour, lui ficheraient la paix. Sa responsable n'était finalement pas dupe :

— Aucun détail ne vous échappe, dirait-elle. Vous savez que vous êtes sous la moyenne des fraudes débusquées. Je ne m'explique pas cet écart, pour reprendre votre expression. Plutôt que de compter le nombre de fois où un type a été invité au restaurant, concentrez votre attention sur les gros volumes financiers. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec une dizaine de repas détournés ? C'est à peine ce que vous avez coûté pour trouver ça !

Parfois, il débusquait une vraie fraude mais c'était rare. Il passa au surligneur le nom du représentant de la société de conseil financier chaque fois qu'il voyait son nom

apparaître sur une liste de personnes invitées au restaurant. Après trois quarts d'heure, le constat était le même. Il y avait un écart entre le nombre de jours facturés, 12, et le nombre de jours où ce Monsieur avait déjeuné au restaurant, 21. Pas de quoi caractériser une fraude. Sébastien nota cette différence dans le rectangle *Remarques* du rapport de son contrôle. Sa chef jugerait de l'opportunité de demander, ou non, des éclaircissements.

L'élément déclencheur

Les samedis soir, pour échapper à la solitude, à l'ennui, à l'angoisse, je me résignais à suivre Claire dans les soirées où elle était invitée ou, quand elle n'avait rien de prévu, au cinéma, dans un bar ou en discothèque.

Avec Julien on s'était installés si jeunes qu'on n'avait pas éprouvé le besoin de sortir beaucoup, c'était peut-être notre erreur. De fait, j'étais rarement allée en boîte. Claire m'assurait qu'elle allait me faire rattraper le temps perdu, m'initier au plaisir sensuel que procurent la danse et la musique lorsqu'elles saturent le cerveau.

— Tu ne penseras à plus rien d'autre qu'à toi, ton corps dans l'espace et le plaisir intense que ça t'apporte.

Elle ajoutait, narquoise, qu'il fallait me méfier des mecs qui étaient incapables de contrôler leur libido, qui ne comprenaient rien ni à la musique ni à la danse. Il n'y avait que la chasse qui les intéressait, ce besoin dérisoire de domination.

— Ils ne viennent que pour tirer une fille ! Alors sois un gibier insaisissable !

Triste, j'errais dans un monde que je trouvais triste lui aussi. Les rires des autres m'apparaissaient burlesques, leurs sourires, leurs mines réjouies me semblaient être celles, figées, de masques de carnaval. Tout était faux. La joie, le bonheur, rien n'existait vraiment. Seul Julien avait existé et notre vie partait à vau l'eau. Parfois, un type émergeait vaguement des limbes de lumières et de mouvements, je ne parvenais jamais à distinguer les traits de son visage tandis qu'il tentait de braver ma mine de chien battu et les taches

de rousseur qui maculaient mon visage. Le plus souvent, je regardais ses jambes, en évaluais la tonicité au travers du pantalon. Quelques fois, mais quelques fois seulement, mon regard remontait le long de ses cuisses et dans ces moments-là j'avais envie de les toucher et je m'en voulais de cela. Je crispais alors mes paupières et mes poings. Et si le garçon voulait me faire la conversation, je ne comprenais rien à son galimatias et le congédiais avec brutalité. Effrayée par son masque, par sa pantomime. Effrayée surtout des pensées qui me venaient.

Je repoussais les hommes, je les invectivais mais n'était-ce pas pour mieux les attirer contre moi ? Souvent, je me surprénais à observer les mouvements saccadés et pleins d'énergie de leurs fesses nerveuses ou bien les rotations brutales et répétées de leurs épaules. Est-ce que je ne repoussais pas un besoin vital de respirer leur odeur de mâle, de ressentir la pression lourde et contrôlée de leur corps sur moi comme la couette épaisse d'un lit douillet au milieu d'un hiver rude ? Recevoir l'intrusion de leurs doigts, de leurs langues ? Les accueillir au plus profond de moi ? Cette idée me faisait horreur. Comment pouvais-je avoir de telles pensées ? J'étais victime de mes rêves dans lesquels des mains calleuses aux doigts boudinés trituraient mon corps et le tendaient comme un arc. Une main forte sous ma nuque accompagnait la tenaille puissante d'une autre main sous mes reins. Mon corps était cambré à l'extrême limite, totalement immobilisé pour endurer les attaques les plus sauvages.

Parfois, l'alcool me faisait glisser de mon perchoir de tristesse, j'oubliais mes taches de rousseur et je me laissais aller à des excès d'enthousiasme. Claire y voyait un effet bénéfique de sa thérapie. Nous partagions alors des ondulations d'autant plus provocantes que nous étions

libérées de nos excès de pudeur, que j'avais besoin, malgré tout, d'un contact charnel et que Claire y trouvait un moyen d'exciter davantage les hommes qui lui tournaient autour. Et notre rite sensuel s'ouvrait à ces hommes-là et mettait en rage ceux que j'avais rabroués. Pour autant, malgré mon intérêt pour certaines physionomies avantageuses et mon attirance pour les mouvements imprévisibles de ces hommes qui m'effleuraient, je parvenais toujours à les repousser au dernier moment, convaincue que j'allais pouvoir raccommoder ce qui s'était déchiré entre Julien et moi.

C'est sur le parking d'Eurostock Commodities, mon boulot, que j'ai croisé Aren. J'étais une des dernières à sortir. En fait, dans le bâtiment, il ne restait que ma directrice et le personnel d'entretien. Je sortais toujours du travail aussi torturée qu'en y arrivant. Ma directrice attendait de moi toujours plus et je ne savais plus comment la satisfaire. Chaque soir, je quittais le bureau épuisée et dépitée de n'avoir pu résoudre la moitié des problèmes qui atterrisaient sur mon bureau. Le lendemain, j'y retournai l'estomac encore plus noué. Mes déboires avec Julien n'arrangeaient rien. À plusieurs reprises, j'avais été surprise en train de me disputer avec lui. C'était mal vu. La direction estimait que la vie privée ne regardait pas l'entreprise tant qu'elle ne nuisait pas à l'efficacité professionnelle.

Ce soir-là, en plus de mes préoccupations techniques, professionnelles et affectives, je me sentais moche. Le temps était magnifique, l'air léger et j'enviais les filles qui avaient anticipé et s'étaient habillées en conséquence. Je les trouvais belles. Aussi belles que Claire. Moi aussi, je pourrais être belle, me disais-je pour me remonter le moral. Il suffirait que je choisisse un peu mieux mes vêtements, que je renonce à la tenue passepartout que je mettais en

toute circonstance. Peut-être qu'alors Julien me reviendrait avec sa bonne humeur, ses attentions, sa patience.

Aren s'avança vers moi. Désinvolte, l'air vaguement timide. Sa voiture refusait de démarrer. Il me demandait de le conduire au centre-ville. Beau brun au regard bleu, il bouscula mon indécision et mon embarras d'une voix rauque avec un accent de je ne sais où et des mots polis. Il parlait d'une voix sure et pourtant je le sentais mal à l'aise comme s'il craignait mes réactions. Il donnait tantôt l'impression de se briser sur mes silences, de se résigner devant le dédain que je lui opposais, tantôt celle de se jouer de ma méfiance en multipliant les traits d'humour. Il insista avec tant de distance, de courtoisie, d'ingénuité mêlée d'une autodérision et avec un tel sourire que j'ai fini par accepter de le faire monter dans ma voiture. Je croyais céder avant tout à un élan de compassion, obéir à un devoir de solidarité et je me suis surprise à me laisser bercer de la douceur de sa voix, l'élégance de son accent, l'originalité de sa conversation et la fragilité que je devinais derrière ses airs de matador. Il avait des doigts effilés, enveloppés d'une peau sans aspérité, presque sans pli mais qui s'achevaient par des ongles malmenés qu'il tentait de cacher en les enfouissant entre ses genoux. Ce geste, un réflexe plutôt féminin, me fit sourire intérieurement. La position de ses mains imprimait une cambrure inattendue à sa silhouette. Il ne s'appuyait pas au dossier du siège. Légèrement tendu vers l'avant, le dos parfaitement, superbement, maintenu par un faisceau de muscles que je devinais au travail sous la veste et la chemise, les épaules largement déployées à quelques centimètres du dossier, immobiles malgré les mouvements saccadés de son visage qui, alternativement, faisaient jaillir les muscles de son cou, ou gonflaient sa glotte. Malgré moi, mes yeux se posèrent sur ses jambes.

Leur longueur s'épaississait à mesure que le regard remontait au-dessus des genoux accentuant le caractère incongru de la position de ses mains, coincées entre les genoux. Un autre coup d'œil m'indiqua que ses chaussettes étaient assorties à son pantalon.

En route, après s'être présenté, il parla d'une voix posée de tous les endroits intéressants qu'il fallait voir dans les environs. Des manifestations à ne pas manquer. Il parla surtout d'Eurostock Commodities dont il avait l'air de connaître les méandres stratégiques mieux que moi. Ce devait être un nouveau cadre dirigeant, quelqu'un du siège. Un instant, je craignis qu'il ne s'agisse d'un espion que ma directrice avait placé sur mon chemin pour lui faire un rapport sur ma vraie personnalité. Il se disait qu'elle était vigilante sur la moralité de ses collaboratrices et collaborateurs. J'optai pour en montrer le moins possible de moi. Aren me décrivait avec des mots et des images simples certains mécanismes du commerce international que d'habitude je peinais à comprendre. Il éclairait d'une manière inattendue les zones les plus complexes de mon travail tout en me laissant lui en expliquer les spécificités. Il se montrait curieux et témoignait à mon égard d'une considération que, pourtant, mes compétences ne justifiaient pas.

Je l'écoutais, le trajet durait plus que je ne l'aurais cru et c'était un bonheur. Sans doute faisais-je des détours pour en rallonger la durée. Je ne sais pas, je ne faisais pas attention à la route. J'avais un top-modèle dans ma voiture, à quelques centimètres de moi ! Il faisait un temps magnifique. Bizarrement, je me sentais bien. Le temps de quelques secondes, j'oubliai Julien. Les liens qui nous liaient depuis l'adolescence, notre existence paisible, nos projets mais aussi —surtout ?— nos disputes, la distance qui

venait de s'installer entre nous et qui grandissait chaque jour. Le type assis à mes côté apaisait toutes ces contrariétés en même temps qu'il me ramenait à Julien. Ma rencontre avec Julien. Cette rencontre m'avait soustraite à mon existence entre Papa et Maman. Elle avait été libératrice. Je me souvenais que le besoin de rompre avec une existence passait par l'envie de l'autre. Cet homme dans ma voiture allait m'aider à me sortir de cette période. J'eus alors envie de toucher le corps nu de ce si bel inconnu qui me faisait la conversation. J'eus envie de toucher sa peau, de me lover dans ses bras. Je voulus d'abord combattre ces pensées qui ne s'expliquaient que par un égarement dû à la fatigue et au stress accumulés ces dernières semaines. Je devais me concentrer sur mes problèmes de couple et les résoudre. J'essayai de penser à ce que j'allais préparer à manger, aux courses que je devais faire. J'essayai même d'imaginer ce que Julien faisait à cette heure, s'il allait rentrer chez nous le soir. Mais, c'était comme avoir le choix, un jour de fatigue extrême, entre un film d'auteur très noir et plein d'énigmes et une comédie avec des acteurs sympathiques. J'avais à quelques centimètres de moi, un type avec un visage adorable, une voix d'une douceur irréaliste qui me distrayait. J'imaginai son corps contre le mien sur des draps doux. Je ne l'entendais plus. Je sombrais dans la folie. Mes oreilles avaient décroché. Je voulais que ses mains m'étripent, éparpillent mes vêtements dans un carnage de charpie, me contraignent à lui ouvrir mon corps. Ma folie m'effrayait en même temps que je goûtais chaque seconde de cette extravagance. Sa force déchaînait ma résistance. J'étais une furie et me débattais avec une hargne trop longtemps refoulée. Il s'en agaça à peine, me prenait les poignets l'un après l'autre sans effort apparent, les fixait aux montants du lit avec des rubans puis prenait mes hanches comme un

uhlan qui prendrait le salaire de son effort sur l'ennemi vaincu.

Sa voix, ses mots revinrent à moi. J'étais toujours au volant, toujours en route pour le centre-ville. Sa voix était toujours aussi douce. Il était toujours aussi beau mais je n'osais plus le regarder.

Claire répète que je ne devrais pas m'emballer. À 28 ans, je n'ai connu qu'un seul homme : Julien. Julien m'a dorlotée, protégée depuis mes dix-sept ans. On a presque grandi ensemble, on s'est mutuellement appris la vie. Je ne connais finalement rien des hommes, de ce qu'ils peuvent apporter de plaisirs nouveaux et de souffrances aussi. Avec Aren, je mesure l'étendue de mon ignorance. En quelques phrases pleines d'esprit, d'humour, en quelques gestes, il avait ouvert ma curiosité. Tout à coup, je n'avais plus de taches de rousseur. Je voulais connaître un autre homme que Julien. Cette phrase, en temps normal, m'aurait paru totalement insensée. Jamais, je n'aurais imaginé pouvoir un jour me jeter dans les bras d'un autre homme. Aren m'avait raconté son pays, l'Arménie, ses voyages. Il m'avait également parlé de son travail chez Eurostock Commodities. Même si j'aurais préféré qu'il me parle d'autre chose parce qu'entendre ne serait-ce que le nom même de l'entreprise me donnait des ulcères. J'en rêvais la nuit ! Je m'éveillais en articulant « *Eurostock Commodities* » et ça ne me donnait pas d'idée nouvelle à soumettre à ma directrice qui pourtant en attendait une chaque matin. La rencontre d'Aren venait de changer la nature de mes rêves nocturnes. Les cauchemars allaient enfin me laisser tranquille.

Aren était consultant. Ma directrice avait commandé à son cabinet un audit sur les flux avec l'Europe centrale. Les détails que pourtant il m'expliqua patiemment

m'échappaient totalement. Les aspects techniques de son travail ne m'intéressaient guère et ce n'était pas raisonnable car j'aurais pu, auprès de lui, glaner des tas d'idées qui m'auraient valu une plus grande considération de ma directrice. À cet instant, j'avais juste besoin de goûter la douceur de son accent. Ça faisait dix jours qu'il était sur le site et sa mission s'achevait. On l'attendait déjà en Slovénie. Il devait s'y rendre une dizaine de jours plus tard. Sa voix rauque et ses traits anguleux contrastaient avec la douceur de ses gestes et le bleu de ses yeux. C'était comme une chanson de rock des années soixante. Il avait l'air dur. De loin, ses yeux émettaient des éclairs métalliques et le moindre de ses gestes révélait une énergie puissante. Plus près, ses yeux étaient comme des lagons, ses mains auraient pu appartenir à un pianiste et sa voix résonnait comme un slow langoureux. Il voulait me remercier. Est-ce que j'accepterais une invitation à dîner, ou à déjeuner si je préférerais ? J'étais un instant restée sans voix. Décidément, les hommes étaient tous pareils. Ils étaient incapables de concevoir qu'une femme puisse leur rendre un service sans concevoir une stratégie de séduction. Ce garçon, finalement, voulait seulement coucher avec moi. Instinctivement, je l'ai fusillé du regard. Puis, lentement j'ai baissé les yeux, les ai tournés vers la route. Il abrégé le silence en me proposant d'attendre le lendemain avant de donner ma réponse.

Claire me susurre la litanie qu'il ne faut jamais céder le premier soir. Je lui dis qu'elle a raison, qu'elle n'a pas à s'inquiéter, que je ne suis plus une petite fille innocente. Mais, ça fait deux jours que Julien n'est pas rentré !

— Quand te décideras-tu à essayer les filles ?

— Et je parie que tu te dévouerais ?

— Oh, je ne dirais pas non, mais... on se connaît depuis trop longtemps, on est finalement comme des sœurs.

Enfin, je peux te présenter des tas de filles avec qui tu ne t'ennuieras pas !

Je me sens rougir. Malgré mes dénégations, je trouve Claire attirante, sexy. J'ai le souvenir de sa petite jupe qui volète sur ses cuisses. Je l'ai regardée, admirée. J'ai encore l'image de son bassin ondulant sous mes yeux, aspirant la légèreté du tissu de sa jupe dans une ascendance dont je croyais que seuls les garçons pouvaient en apprécier la sensualité. L'idée de poser ma main sur sa peau, de la remonter sous sa jupe, m'est un instant venue avec l'envie de sentir quelque chose de doux, de tiède au bout de mes doigts, de sucré et de parfumé au bout de ma langue. Je peine à m'avouer tout cela. Peut-être qu'un jour, finalement, j'accepterais sa proposition.

Comme moi, à la sortie de l'adolescence, Claire a cru à l'amour unique, à l'être dual. Elle s'est installée avec un homme à peu près en même temps que moi avec Julien. Mais, très vite, son compagnon s'est lassé de l'existence paisible et ordonnée qu'elle avait construite pour lui. J'en suis là avec Julien. Julien s'ennuie. Julien a envie d'autre chose mais il refuse de me l'avouer. C'est arrivé tout doucement, sans qu'aucune alerte ne se soit déclenchée. Un soir, je m'en suis rendu compte, tout simplement. Il s'absentait de plus en plus souvent, ne revenant parfois que le lendemain. Evidemment, j'ai soupçonné une autre fille. C'était l'évidence mais il a persisté à nier et s'enfermait dans un mutisme nerveux qu'il accompagnait de fortes doses d'alcool. J'ai du mal à m'y résoudre mais le bon sens commande de mettre fin à notre relation. Je commence à me dire que je vais y gagner la découverte de choses dont je me suis plus ou moins consciemment privée.

Claire est tombée de son nuage plus vite que moi. Après une longue et douloureuse période de deuil, elle

semble maintenant retrouver goût à la vie en même temps qu'elle revendique une existence autonome et multiplie les aventures.

— Le sexe, dit-elle souvent, est une manière de nous affirmer en tant que femmes indépendantes.

Elle y met évidemment la condition de multiplier les partenaires des deux sexes jusqu'à réellement pouvoir établir une synthèse efficace des opportunités et de chercher, seulement là, la compagne ou le compagnon satisfaisant.

— Tu vois, Anne-Laure, notre problème est de perpétuer cette idiotie imposée par les religions de sanctuariser notre corps. Le jeu, la séduction, la domination tout cela est inévitable mais, c'est à nous d'en jouer pour nous placer du bon côté. Pas attendre en pleurnichant que le monde change.

En réalité, sa préférence va de plus en plus nettement vers les filles. Finalement avec les femmes, c'est beaucoup plus compliqué... mais tellement plus gratifiant ! Elle éclate de rire. L'opinion de Claire n'est guère différente des convictions qui ont animé des milliers de courtisanes au fil des siècles et qui, révélées épisodiquement par des plumes aussi élégantes que provocatrices, ont toujours révolté les bonnes âmes.

— J'ai lu un article, insiste-t-elle, qui démontre que lorsque les couples de femmes ont le choix, elles choisissent à 80% de mettre au monde une fille. Crois-moi, seules les femmes ont de l'avenir. Le mâle est appelé à disparaître. Tu devrais essayer au moins une fois. La volupté sans la brutalité. Le plaisir dans la douceur et le parfum !

Elle en rajoute, me tire des fous rires en m'expliquant qu'avec les filles, au moins il n'y a pas de bouts de plastique à ramasser dans les draps. Ah, aussi ! Elle a oublié. Ses parents veulent m'avoir à déjeuner dimanche.

Les premiers doutes

Sébastien écrasa sa cigarette dans le pot de sable devant la porte. Il sécha son gobelet de café, s'engouffra dans l'immeuble. Arrivé au sixième étage, Mélanie, la dernière recrue du service, jean moulant rentré dans des bottes sur talons, l'interpella.

— Te voilà enfin ! Ça fait dix minutes que je te cherche. Ah, ça pue ! elle grimaça en agitant la main devant elle pour disperser les relents de cigarette.

Dans les premiers jours, Mélanie lui avait fait bonne impression. Elle était jolie. Pétillante d'intelligence, curieuse, souriante et affable. Elle avait appris le métier avec une rapidité stupéfiante, proposait des méthodes d'analyse nouvelles, rapides et efficaces. À mesure que les jours passaient, Sébastien remarqua que ses collègues masculins —tous avaient largement passé la quarantaine— étaient fascinés par le cul parfaitement moulé et proportionné qu'elle balançait subtilement devant leurs nez. Mélanie était indéniablement aussi bien roulée qu'elle était intelligente et profitait de cette supériorité pour imposer son rythme aux autres, les méprisant pour ce qu'ils étaient vieux, moches, aigris et prêts à toutes les humiliations pour lui toucher les fesses que, bien évidemment, elle tenait hors de leur portée. Les femmes se laissaient séduire également. Elle savait adapter sa conversation à ses interlocuteurs. Leïla avait été la première à s'en rendre compte. Elle avait mis en garde Sébastien. Même s'il la trouvait esthétiquement parfaite, qu'elle avait approximativement son âge, Sébastien restait froid à ses tentatives de séduction, il n'attendait rien

d'elle, au contraire, sa maîtrise de l'informatique était indispensable à Mélanie.

— C'est insupportable cette odeur de tabac ! elle grogna en agitant sa main devant son nez.

Sébastien répondit par un sourire forcé. Cause toujours ! Il lui prit des mains la clé USB qui lui était visiblement destinée et l'interrogea d'un regard froid. Depuis le matin, elle était sur un contrôle commandé par la brigade de répression de la délinquance financière. C'était un travail de routine pour le service. Mélanie avait besoin de lui pour rapprocher les listings des clients d'un sous-traitant de la liste des contribuables du fichier de l'administration fiscale. C'était un moyen assez rapide de s'assurer que pour des centaines de factures, il y avait des clients réels, c'est-à-dire des contribuables, et non des listes de noms fictifs. Evidemment, ça ne constituait pas une preuve irréfutable mais cette méthode mettait régulièrement en évidence des listings factices.

Sébastien lança son application informatique qui lui permettait de comparer des listes de noms aux listes de contribuables enregistrés. Même s'il faisait ce genre d'opérations presque quotidiennement, il était à chaque fois fasciné par le pouvoir que cela lui donnait. En quelques secondes, quelques manipulations de touches et de souris, il pouvait connaître les habitudes, bonnes ou moins bonnes, de centaines de contribuables. Au hasard des jours, il avait appris que son voisin, pourtant un gros connard, versait des dons substantiels à une association de promotion de cultures alternatives suspectée, à tort, de servir de machine à recycler de l'argent, qu'un ancien camarade d'université était abonné à une revue d'histoire révisionniste, ou que sa sœur avait acheté un appartement à un promoteur tout ce qu'il y avait de plus bidon et n'en avait jamais rien dit. Il jeta un œil sur

la demande d'exploration de fichiers fournis. La société, Prim'Events, dont il avait le listing de clients organisait des événements pour divers commanditaires. Ici, c'était pour un club de rencontres. Il se réjouissait d'avance des noms connus qu'il allait pouvoir trouver.

Progressivement, l'application affichait tous les noms offrant des similitudes de prénoms et d'adresses. Il fit défiler l'écran jusqu'en bas de la liste incrémentée par le fichier central de l'administration fiscale à chaque concordance des noms, prénoms, nom de rue, code postal. Puis, il vérifia la partie de la liste où les concordances étaient imparfaites. Souvent, il s'agissait d'un code postal erroné ou d'une mauvaise orthographe du nom de rue. Il corrigea à la main. Près de cent cinquante noms sur les deux cents et quelques de la liste transmise par la brigade financière correspondaient à des contribuables enregistrés sous le nom, le prénom et l'adresse inscrite sur le listing saisi dans l'entreprise par les flics. Seulement un quart des noms restait sans correspondance, autant dire, qu'il n'y avait rien à gratter. Il repassa rapidement en revue la liste à la recherche de connaissances mais ne trouva rien.

Il ne se pressa pas pour apporter les résultats à Mélanie. Il savait qu'elle était en train de vérifier manuellement le même fichier. Il ne comprenait pas pourquoi on ne faisait appel à lui qu'après avoir gaspillé des heures pour rien. Sans doute à cause de l'image de dilettante que sa chef lui avait plaquée sur le visage mais aussi par une irrationnelle peur de ne rien trouver d'illégal car les requêtes de Sébastien révélaient les trois quarts du temps que la suspicion de fraude n'était pas fondée. Il prenait souvent un grand plaisir à pointer une anomalie dont tout le monde se fichait mais qui faisait perdre beaucoup de temps aux naïfs. Sa responsable continuait de faire procéder à des

comparaisons manuelles de tous les fichiers clients que le service devait contrôler. Il s'éclipsa sur la pointe des pieds. Leila l'attendait devant l'ascenseur. Ils avaient mille choses à se raconter. Lui, son week-end à la neige. Elle, ses jours d'arrêt maladie consacrés à visionner des vieux films italiens. Ils profitèrent aussi de la pause clope pour se moquer gentiment des autres. Leurs têtes d'enterrement, leurs crises d'hystérie, leurs régimes, leurs fringues ridicules.

Il était à peine remonté que Mélanie vint aux nouvelles. Comme à son habitude, il attira son attention sur des clients suspects car ne correspondant pas à des contribuables. En fait, il s'agissait sans doute de personnes ayant changé d'adresse, de nom d'usage ou d'ayants-droits non-inscrits dans le fichier central mais il lui présenta de telle sorte qu'elle crut tenir quelque chose.

— Tu peux me sortir le montant cumulé que cette liste représente ? elle demanda en fronçant les sourcils.

Pas si sotté ! Elle avait immédiatement reniflé l'arnaque. Le montant cumulé était dérisoire, il le savait. Il fit l'innocent et lui désigna la somme en bas de l'écran. Elle lui jeta un regard vert et interrogateur entre les mèches foncées de ses cheveux, mi surprise mi méfiante. Intérieurement, il s'amusa que cette fille rageait de ne pouvoir le séduire. Sans doute était-elle habituée depuis l'adolescence à ce que tous les mâles se mettent à genoux devant elle. Cette fois, elle était tombée sur un os.

Alors que Julien avait mis plus d'une année avant d'oser m'embrasser et tout autant pour apprendre à contourner mes gestes de résistance et me déshabiller, Aren,

avec sa tête de bon numéro à la Loterie ne mit que quelques minutes à vaincre mes pudeurs, ma peur de l'inconnu et ma répulsion à l'égard d'un homme que je ne connaissais pas. Je ne voulais pas m'offrir à lui, pas si vite, en même temps que quelque chose en moi revendiquait le droit d'utiliser mon corps à mon seul profit et non pas de l'offrir. Je n'avais d'ailleurs aucune envie d'offrir quoi que ce soit.

Ce type était tellement parfait qu'il en était improbable ou alors il était déguisé et j'allais être déçu quand son masque tomberait. Il avait choisi un petit restaurant à l'ambiance feutrée spécialisé dans les tapenades. C'était un choix romantique qui, au premier abord, m'indisposa mais l'humour d'Aren, son autodérision à propos même de son choix de restaurant mirent si bien en sommeil ma méfiance que je ne le vis pas venir lorsqu'en sortant, il m'embrassa avec une infinie lenteur. Ses mains empruntèrent alors des itinéraires que mes réflexes de vierge effarouchée n'avaient pas envisagés et son accent ébranla les derniers bastions de ma volonté de femme romantique programmée pour aimer l'unique et même homme jusqu'à la fin des temps. Dans ses bras, je me suis soudain sentie comme une petite chose pleine de malice et d'énergie qui observe la dureté du monde depuis une citadelle imprenable. Loin d'être une cage, ses bras me devenaient des cordons par lesquels je puisais des vitamines, de l'oxygène et les minéraux nécessaires à ma vie. Dans les bras d'Aren je découvrais ce qui fait l'intérêt d'un homme et dont Julien était dépourvu. Il était mu par une assurance discrète et indestructible qui lui permettait de s'affranchir de toutes les contingences en un sourire et un claquement de doigt. Tout devenait simple avec lui et, dans le creux de son épaule, je perçus une implacable force entièrement maîtrisée que j'eus envie de domestiquer.

En sortant du restaurant, il m'entraîna vers un parking où sa voiture était stationnée. Sa main entourait mes doigts avec légèreté, délicatesse, et je n'avais qu'une crainte, qu'elle s'arrache de moi. La seule idée que cette main puisse vouloir me lâcher m'infligeait une douleur insupportable. C'eut été comme une dent arrachée sans anesthésie. Je me laissais porter dans la rue comme dans un rêve moelleux. Nous descendîmes dans le parking. Le deuxième niveau était désert, obscur. Des gémissements de pneus nous parvenaient des autres étages. Je resserrais instinctivement ma main sur la sienne mais je n'avais pas peur. Je regrettais seulement de n'avoir pas plutôt passé une jupe ou une robe que ce jean qui à présent faisait un barrage entre ses mains et mon corps. J'avais envie de ses mains sur mes jambes, sur mes cuisses. Qu'elles remontent jusqu'à ma culotte. Jamais cette idée ne m'était venue avec Julien.

Julien était mon compagnon de toujours, il pensait comme moi, anticipait sur ce que je voulais, ne m'imposait jamais rien que je n'eus pas préalablement discuté. Mon frère en quelque sorte. Mon cerveau avait dû subir une reprogrammation car jamais, au grand jamais, je n'aurais auparavant eu cette réflexion : avoir envie qu'une main se glisse sous ma jupe et me caresse les cuisses. Pourtant, c'était la simple vérité, j'avais envie d'être en jupe pour qu'une main s'insinue par-dessous.

Mais avec Aren, tout était simple et, à l'instant où il me pressa dans un renforcement du mur, derrière un gros break, mon jean ne me gêna plus. Je m'étonnais qu'il fasse encore si chaud à cette heure tardive. Étrangement, je n'étais pas angoissée par la possibilité d'être surprise, comme si l'irruption de quelqu'un dans ce parking public était rigoureusement impossible. Je ne voyais que le visage d'Aren qui, à l'instant précis, s'enfonçait dans mon corps,

entre mes cuisses, et ses doigts de pianiste égrenaient des arpèges sur ma peau que la nouveauté de la situation rendait plus réceptive encore. Ma culotte glissa elle aussi tandis qu'il me retournait, me plaquait contre le mur, m'attrapait par les cuisses, me soulevait et me posait sur son sexe. Julien m'avait toujours pénétrée avec d'innombrables précautions, suivant en cela les recommandations dont je l'avais inondé dès notre plus jeune âge. J'y voyais là une preuve renouvelée de son amour pour moi, de sa gentillesse, de son infinie douceur. Les assauts d'Aren étaient calmes mais décidés. Il déliait avec nonchalance mes gestes de résistance. Il faisait sauter d'un mouvement sûr, amusé et sans appel, les barrages que je lui opposais. Quand il entra en moi, je me cabrais autant de surprise que de douleur. J'eus peur. Honte aussi. Faire ça au milieu des voitures ! N'allais-je pas perdre définitivement l'amour de Julien ? Il perçut mon trouble dans les contractions de mes muscles et y répondit par une pression redoublée sur mes fesses, et mes cuisses. Il me tractait en lui avec une puissance qui ne souffrait aucune résistance. Son souffle était doux, ses murmures l'étaient encore davantage et ce que j'avais, au début, pris pour de la douleur se révélait être une volupté inconnue. J'avais ravalé ma peur et ma honte et Julien au rang d'un souvenir.

Les genoux toujours appuyés contre le mur, j'avais maintenant le buste renversé vers lui et mes bras cherchaient à l'emprisonner. Je peinais à contenir mes cris tandis que ses mains, nombreuses et dotées d'une quantité indéfinie de doigts agiles, jouaient sur la peau de mes hanches, de mon abdomen et de mes cuisses, une sonate digne des plus beaux effets de Bach. Et son sexe explorait l'intérieur de mes jambes et de mon ventre avec la fougue d'un aventurier et la rigueur d'un spéléologue qui, ne laissant rien au hasard,